

Jacques Sojcher

Trente-huit variations sur le mot juif

« La poésie est un non-savoir », déclare Jacques Sojcher. À l'écouter lors d'interviews, on ne peut qu'affirmer que ce philosophe prend d'étonnantes distances vis-à-vis des tendances intellectuelles de son temps. Faut-il s'en étonner de la part d'un homme pour qui : « la poésie est une sorte de joie étrange » ? Mais aussi où le « manque nous rattrape » à chaque page, disons même à chaque mot du recueil couronné cette année, recueil où le tragique vécu par l'auteur jaillit sans cesse en poèmes courts, mais profondément poignants.

On disait à l'école
orphelin de père
et aussi *juif*,
en sourdine.
C'est peut-être une litanie
que tu chantes à l'oreille
de personne.

Sans doute a-t-il fallu tout ce temps pour que Jacques Sojcher puisse enfin laisser couler sous sa plume cette immense souffrance en mots d'une simplicité telle que plus rien ne les sépare de ses lecteurs. Et sans doute est-ce là que la poésie atteint ce pouvoir à la fois universel et intemporel. On pense à bien d'autres poètes dont je ne citerai – proche de notre temps – qu'Attila Jozsef.

38 est le chiffre
des années de toi
vivant.
J'aurai bientôt
le double de ton âge.
Être ici est un miracle.

« J'ai la joie du survivant », avoue-t-il encore au journaliste qui l'interroge. Mais sous cette « joie » que de questionnements au long de ces « trente-huit variations sur le mot juif » ! On avance de page en page, bouleversé tant remonte en nous ce passé inacceptable.

Et si j'étais un usurpateur
celui qui a pris sa place ?
L'amnésie rend léger
comme le vent qui balaye
toutes les traces.

Mais l'amnésie est-elle possible ? Tout exprime – même avec cette discrétion à laquelle recourt Jacques Sojcher – que rien jamais n'effacera ces crimes dus à la folie meurtrière des hommes, à leur fanatisme, à leur racisme. Le mot « juif » revient, lancinant.

Le mot *juif*
pèse sur toi
de tout le poids
de son histoire.
[...]

Le pouvoir de l'évocation est tel que le temps est aboli et replonge dans un passé lointain dont les événements vécus par le père du poète ne sont que la suite inexorable d'une longue nuit faite de siècles de pogroms, d'horreurs envers un peuple dont les bourreaux vénéraient le même dieu. Et, à son tour, Jacques Sojcher ne peut s'empêcher d'écrire :

Parfois tu voudrais prier.
Le mot *Dieu*
reste dans la gorge
comme un bonbon
un peu amer
qui ne peut passer.

Les mots ont ici une force que double encore l'évocation de ce père à la fois absent à jamais et en même temps présent au point d'imprégner chaque page du recueil. Victoire de la mort ? Qui pourrait le dire ? « Travail souterrain de la langue ? », pour reprendre les mots mêmes du poète.

Mais – qui l'ignore ? – la poésie ne s'explique pas, elle nous parle au plus intime de l'être. Et ce qu'elle nous révèle est si essentiel qu'elle laisse en nous des traces si profondes que le temps parfois ne parvient jamais à les effacer.

Jacques Sojcher parlait aussi de « déplacement de la philosophie vers le poème ». Pensait-il à René Descartes dont nous ne pouvons nous empêcher de citer ce passage extrait des Œuvres philosophiques : « On pourrait se demander pourquoi de profondes pensées se trouvent dans les écrits des poètes plus que dans ceux des philosophes. La raison en est que les poètes sont émus par l'enthousiasme et la force de l'imagination. Il y a en nous des semences de science comme le feu dans le silex que les philosophes tirent par raisonnement tandis que, par l'imagination, les poètes les font jaillir et mieux briller. »¹

Tu inventes le père
que tu n'as pas connu.
Tu abandonnes la mère
qui t'a trop aimé.
Tu te sépares de toi
pour te punir d'être là.

Jeannine BURNY
Présidente de la Fondation Maurice Carême

1. R. DESCARTES, *Œuvres philosophiques*, Paris, Garnier, 1963, t. I, p. 62,